

LA NIECE DE L'ONCLE BÉNARD.

NOUVELLE.

(Suite.)

III.—*Toinette la Glorieuse.*

“ Mme Fauvet m'avait promis de me fournir souvent l'occasion de passer la nuit au travail. Elle me tint parole, et renvoya une de ses ouvrières ; mais elle ne me donna pas une aide pour le service de la maison, si bien que j'eus double besogne à faire. Seulement, quand l'ouvrage à l'atelier pressait trop, ma journée comme servante finissait plus tôt ; mais, en revanche, ma veillée comme lingère se prolongeait davantage. Qu'importe ! j'ai de la santé, j'aime la couture et la broderie : aussi je n'aurais pas plaint ma peine si, en retour du profit que tirait de moi ma maîtresse, j'avais eu la satisfaction d'une bonne parole. Je suis Toinette la Glorieuse, d'accord ; mais à celle qui n'est glorieuse que de bien faire, on lui doit au moins la gloire de s'entendre dire qu'elle a bien fait. Mme Fauvet est bien trop fière pour avouer qu'une petite fille comme moi a pu la contenter ; elle met sa dignité à n'être contente de personne.

“ Je laisse de côté les fatigues dont on ne tenait pas compte ou qu'on me payait souvent avec des reproches injustes, pour en arriver à ce qui m'a fait quitter ma maîtresse et venir à Paris chercher mon oncle Bénard.

“ Il y a dans la maison voisine de celle où demeure ma lingère une petite fille plus malheureuse et, si cela peut se dire, encore plus orpheline que moi. Son père, s'étant remarié après la perte de sa femme, a laissé en mourant l'enfant de son premier ménage à la charge d'une belle-mère qui, pour la moindre faute, la condamne quelquefois à passer tout un jour sans nourriture. Elle me ressemble, la petite Perrine, elle a bon appétit ; mais j'avais, de plus

qu'elle, ma suffisance à mes repas. il m'est assez souvent arrivé de prendre sur ma part du souper pour qu'elle n'allât pas se coucher sans avoir déjeuné ce jour-là.

“ C'était en cachette, bien entendu, que je venais au secours de ce pauvre estomac qui criait famine. Je me flattais que notre secret serait toujours bien gardé ; mais l'autre jour, mon affamée m'a perdue. Je ne lui en veux pas. Quand elle est tombée chez nous, Perrine était comme folle de besoin. Au lieu de cacher sous son tablier ce que je venais de lui mettre dans la main et de se sauver comme d'habitude pour aller le manger au loin, la petite voisine, qui n'en pouvait plus de faiblesse, s'est assise sur le plancher de la cuisine afin de dévorer là ce que j'avais rogné de mon souper à son intention. Mme Fauvet qui m'avait appelée, à ce qu'il paraît, sans que je l'eusse entendue, arriva comme un coup de vent dans la cuisine et nous surprit.

“ Elle me lança un si terrible coup d'œil que Perrine, effrayée pour elle-même retrouva à l'instant assez de forces pour se relever, et même elle allait s'enfuir, laissant à terre ce que je lui avais donné, quand ma maîtresse lui barra le chemin.

“ Mme Fauvet n'est pas foncièrement insensible : elle donne aux pauvres, pourvu toutefois que les pauvres s'humilient autant que possible devant elle ; celui qui se courbe le plus bas est toujours le mieux récompensé.

“ — Emporte cela, petite, dit-elle à Perrine qui cherchait à se glisser par la porte pour s'esquiver ; mais souviens-toi bien que pour avoir quelque chose ici, il faut d'abord me le demander. Tout ce qu'on donne chez moi sans ma permission, on me le vole.

“ La petite voisine ne fut frappée que des premières parolles de ma maîtresse, ou peut-être n'entendit-elle pas le reste ; car sans me plaindre, au moins par un regard de la grosse injure qui m'était adressée à cause d'elle, Perrine s'empressa de ramasser dans son tablier les débris de sa pitance et